

Bicentenaire J-2 :

La lutte des Grecs pour la Liberté selon Delacroix

Quand on pense au travail de Delacroix sur la Guerre d'Indépendance grecque, on a généralement en tête l'immense tableau du Louvre représentant *Les massacres de Scio* (lire Chio mais à l'époque on italianisait les noms grecs). Peint peu après l'événement, il évoque la tragédie vécue en 1822 par la population de l'île en révolte dont une grande partie fut massacrée et une autre vendue sur les marchés aux esclaves par les Turcs.



Présenté au Salon de 1824 le tableau suscite de vives réactions. Le jeune Delacroix (il est né en 1798 comme Solomos) est déjà connu et il réalise ici une composition pleine d'audace, à rebours des formules traditionnelles. C'est l'exaltation romantique, inspirée par la lecture de Byron, en rupture avec le classicisme : Le poète Théophile Gautier raconte : « Ces horribles scènes, cette couleur violente, cette furie de brosse, soulevaient l'indignation des classiques dont la perruque frémissait [...] et enthousiasmaient les jeunes peintres. »

Mais la publicité que connaît ce tableau participe de façon très importante au mouvement philhellène qui se développe en Europe occidentale à partir de 1821. Delacroix va susciter des émules parmi les peintres de son époque qui seront très nombreux à figurer des combattants grecs ou des femmes et des enfants victimes de la répression. Ils se plaisent aussi à représenter les costumes et les armes des Ottomans dans leurs chatoiements de couleurs et de matières.

Delacroix lui même va travailler pendant des décennies sur la lutte des Grecs pour la Liberté. On sait son attachement à cette dernière qui lui inspira pour la France révoltée de 1830 un autre de ses tableaux célèbre : *La liberté guidant le peuple*.

Or, on peut se demander si cette allégorie n'est pas préfigurée dans son œuvre par ce tableau de 1826.

Delacroix avait probablement lu la traduction du poème de Solomos par Stanislas Julien parue en 1825.



La Grèce sur les ruines de Missolonghi « sortie des ossements sacrés des Hellènes, et forte de (s)on antique énergie », n'a-t-elle pas « ce regard rapide qui mesure la terre » que Solomos attribue à la Liberté ? Delacroix évoque ici la fin héroïque de Missolonghi lors de son second siège en avril 1825. Plutôt que de livrer la ville et ses habitants aux Turcs, les derniers résistants préférèrent se faire sauter avec leurs femmes et enfants, ne laissant que ruines aux vainqueurs. C'est aussi à Missolonghi qu'était mort Byron et ce nouvel épisode tragique enflamma immédiatement les esprits en Europe occidentale.

Le tableau fut beaucoup vu et beaucoup commenté. Et Victor Hugo, jeune (24 ans) et déjà célèbre, lui aussi, parmi les romantiques, écrit à propos de ses détracteurs : « M. Eugène Delacroix vient de livrer à leur mauvaise humeur et à la haute attention du public éclairé, un nouveau tableau où l'on retrouve à un éminent degré toutes les qualités de ce jeune et déjà grand coloriste. C'est la Grèce sur les ruines de Missolonghi. Nous n'aimons pas les allégories, mais celle-là est d'un profond intérêt. Cette femme, qui est la Grèce, est si belle d'attitude et d'expression ! Cet Égyptien qui triomphe, ces têtes coupées, ces pierres teintes de sang, tout cet ensemble a quelque chose de si pathétique ! Et puis, il y a tant de science et d'art dans les hardiesses de M. Delacroix ! Son pinceau est si large, si fier, et surtout si vrai ! ».

(à suivre demain, J-1 : L'enfant grec de Victor Hugo)